

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 6 novembre 1913.

L y a hélas bien longtemps que je n'ai point correspondu avec la chère *Semaine religieuse*, mais il ne faudrait pas en accuser, soit un oubli, soit une mauvaise volonté. La santé est seule cause de cette interruption et je profite des premiers moments où elle me permet un peu plus de travail, pour me remettre au courant.

Les nouvelles élections italiennes sont le grand événement du moment. Elles étaient un inconnu, car le suffrage avait été tellement agrandi, sept millions au lieu de trois millions et demi, qu'on se demandait, les sceptiques avec curiosité, les autres avec angoisse, ce qui allait sortir de cette consultation. Maintenant qu'on connaît dans les lignes générales le résultat qu'elle a donné, on reste encore dans la même incertitude. Il y a augmentation de socialistes; les ministériels, sous quelque groupe qu'on les range, forment encore une majorité qui comptera 290 à 300 membres sur les 540 à 550 dont se compose la Chambre italienne, et M. Giolitti est encore le maître de la situation. Mais mon avis est qu'il sort amoindri des élections. Il a encore une majorité qui lui sera probablement fidèle, mais il ne faut pas oublier qu'il avait élargi le suffrage pour plaire aux socialistes, espérant se servir précisément de cet agrandissement démesuré du nombre des électeurs pour mieux les étouffer. Les socialistes ont profité de la mesure; ils reviennent plus nombreux que dans l'ancienne Chambre. Pour éviter un mal très réel, M. Giolitti a jeté le pays dans l'inconnu, et le suffrage presque universel, qui existe grâce à lui maintenant, est une arme redoutable dont profitera la révolution plus que les modérés. C'est ordinairement ce qui arrive quand on délaisse les principes pour se lancer dans les expédients.